

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Abeille



Canadienne.

NEUVIÈME

LIVRAISON.

Vol. I.]

QUEBEC, 1er FEVRIER 1834.

[N^o 9.]

SOMMAIRE — *Appercu historique sur l'Industrie humaine, (continuation)* — *La Grande Chartreuse.* — *Jacques Cartier.* — *Poésies d'Adam Mickiévicz.* — *On doit toujours remplir ses devoirs.* — *Anecdotes.*

APPERCU HISTORIQUE SUR L'INDUSTRIE HUMAINE.

Cinquième époque, depuis l'an 1501, jusques à l'an 1801.

QUEL vaste tableau se présente devant nous dans le cours de cette cinquième époque ! L'industrie humaine semble se réveiller du long assoupissement dans lequel elle était plongée depuis plus de 10 siècles. Une nouvelle aurore dissipe peu-à-peu la nuit des temps, et semble annoncer une éclatante lumière. Les yeux s'ouvrent, les illusions disparaissent, la philosophie recueille les connaissances vagues et éparses répandues dans les écrits anciens, pour en composer la théorie des sciences. La vérité prend la place du mensonge et de l'imposture ; le goût vient présider à la culture des beaux arts, et tirer de la poussière où ils sont enfouis, des monumens antiques pour en faire connaître les formes heureuses, et rallumer la flamme céleste du génie des arts. La nature toujours facile et communicative, n'a plus de secrets pour ses favoris ; et ceux qui se plaisent à la contempler, à l'observer, découvrent chaque jour quelque chose à admirer, à imiter, à emprunter, à préparer, à façonner et à soumettre à toute espèce d'expériences. Des procédés isolés, sans liaison entre eux, des découvertes négligées ou même abandonnées, viennent s'arranger, se disposer sous la main de l'industrie, former des arts utiles, intéressans, et s'établir en professions honorables, lucratives, dont la saine raison écarte le dédain et l'oisiveté qui s'efforcent de les avilir.

Il n'appartient qu'à des Bossuet, à des Buffon, de nous tracer la marche rapide et les progrès des sciences et des arts dans le cours de cette dernière époque. En attendant qu'une main savante et plus habile développe à nos yeux les détails d'un aussi grand tableau, qu'il me soit permis de présenter, dans un cadre resserré, les traits principaux de l'industrie de ces trois siècles. Ce ne sera, si l'on veut, qu'une esquisse, semblable à une mappemonde, où l'on ne peut indiquer que l'Océan, les grands fleuves, les hautes montagnes, les villes de premier ordre ; mais cette esquisse, en fixant les regards sur quelques points épars, laissera à l'imagination et à la mémoire l'idée d'un plus grand développement, et rappellera des souvenirs curieux et pleins d'intérêt, comme une carte générale nous rappelle le souvenir des grands peuples de la terre, et laisse entrevoir dans ses longitudes et latitudes, les cartes topographiques.

Si, dans un discours consacré aux découvertes de l'industrie, je ne craignais

de m'écarter de mon sujet, en portant mes regards sur la théologie, la morale, la philosophie, la politique, la législation, la métaphysique, l'histoire et la littérature, que de noms célèbres j'aurais à citer ! quelle foule d'écrits immortels ! que de talens sublimes s'offrent en ce moment à ma mémoire !—Ils m'échappent malgré moi, ces noms si vantés d'Arioste, de Montagne, de Charron, du Tasse, de Malherbe, de Grotius, de Racan ;—De Corneille, de Milton, du Marquis de la Rochefoucault, de Molière, de la Fontaine, de Madame de Sévigné, de Santeuil, de l'abbé Nicolle, de Bossuet, de Puffendorf, de Dryden, de Bourdaloue, de Flechier, de Loke, de Cumberland, de Madame Deshoulières, de Boileau, de Quinault, de Mallebranche, de Racine, de la Bruyère, de Bayle, de Regnard, de Fénelon, d'Abbadie, de Fontenelle, de Wullenston, de Massillon, de J. B. Rousseau, de Shaftesbury, d'Addisson de Clarke, de Collins, de d'Olivet :—Du Président Hénault, de Pope, de Montesquieu, de Mallet, de Cochin, de Daguesseau, de Gerbier, de Gresset, de Marmontel, de Duclos, de Dorat, de Crébillon, de Dubelloy, de Saint-Lambert, de le Mierre, de Jean Jacques Rousseau, de Voltaire, de Laharpe, de Légouvé, de Collin-d'Harleville, de Gessner, de Kotzebue, de Beauvais, de Dumoustier. . . . Je m'arrête ; il me reste encore trop de noms à citer. Revenons à l'industrie.

Nous avons vu que l'observation de la nature, la méditation, le besoin, le hasard avaient concouru aux premières découvertes ; que de l'ensemble de ces inventions et découvertes se sont composées les méthodes ; que le jugement, le calcul, la combinaison ont tiré des effets et des causes des principes élémentaires, qui classés et mis en ordre, ont formé des sciences, des arts ; que ces arts, que ces sciences, se sont répandus par la communication des peuples, et qu'ils ont été transmis de générations en générations par la tradition, plus que par l'écriture ; que des révolutions successives, en dévastant les empires, ont replongé les peuples dans les ténèbres de l'ignorance, étouffé les germes de l'industrie, réduit les hommes à se déchirer entre eux comme des bêtes féroces ; enfin, que depuis le siècle d'Auguste jusqu'à celui de Léon X, il a y eu, de loin en loin, quelques hommes instruits dont les travaux prouvent que les arts et les sciences n'étaient pas tout-à-fait ensevelis sous les ruines et les débris des monumens antiques qu'ils avaient créés.

Mais parmi les restes précieux qui sont arrivés jusqu'à nous, il s'était introduit une foule de systèmes, d'erreurs, de préjugés. La routine servait de guide dans la pratique des arts. Tout-à-coup la scène change. Le chaos se débrouille. Aux premiers rayons de l'aurore, succède une lumière vive. Ramus, J. B. Porta, le chancelier Bacon, Alstedius, Athanase Kircher, Gaspard Schott, préparent la restauration des sciences et des arts ; mais il était réservé aux Galilée, aux Gassendi, aux Descartes, aux Paschal, aux Newton, aux Leibnitz, aux Halley, aux Bernouilli, aux Wolf, aux Diderot, aux Dalember, d'en accélérer les progrès, de les faire avancer à pas de géant, d'électriser les esprits, d'exciter l'émulation, de donner l'impulsion, d'inspirer le goût, de multiplier les moyens d'instruction, et de rendre impérissables les connaissances acquises par l'expérience et la théorie de tous les siècles.

LA GRANDE CHARTREUSE.

IL y a peu de monumens en Europe qui soient plus beaux que le monastère de la Grande Chartreuse. Il est situé sur la frontière de France, qui touche la Savoie, au milieu des montagnes qui forment la ligne inférieure de l'est de la grande chaîne des Alpes, à environ cinq lieues de Grenoble, chef-lieu du département de l'Isère, et à quatre lieues des Echelles, petite ville de la Savoie, sur la grande route qui conduit de France en Italie par le Mont Cénis et Turin.—La ville des Echelles est bâtie dans une plaine entourée de hautes montagnes, sur les bords de la rivière Guiers-vif. En allant des Echelles à la Grande Chartreuse l'on traverse le Guiers-vif, et l'on se trouve en France, cette petite rivière faisant en cet endroit la ligne de séparation entre ce pays et la Savoie. L'on fait, alors, dans la plaine, trois ou quatre milles, en allant vers les montagnes qui l'environnent, et qui sont si hautes et si escarpées, qu'on ne voit point d'issue par où l'on peut sortir. Mais lorsqu'on est parvenu au pied, on aperçoit une énorme crevasse ou déchirure qui va du haut en bas, et assez grande pour laisser passer un torrent qui tombe avec fracas dans la rivière Guiers-vif. On appelle ce torrent le Guiers-mort. L'on monte sur la montagne par cette cravasse qui est si profonde qu'en hiver à peine peut-on voir le soleil au dessus des rochers, et si étroite qu'on n'a pu y pratiquer à côté du torrent qu'un chemin étroit ou plutôt un sentier au travers du bois le long du parois de cette crevasse. Les arbres sont magnifiques; ce sont principalement des pins et des hêtres, et qui sont d'une grosseur énorme. L'on fait ainsi environ sept ou huit milles par un chemin si roide en quelques endroits, que pour le rendre d'un accès plus facile on l'a pratiqué en zig-zag; l'on passe plusieurs chûtes que forme l'élévation subite du terrain. Enfin lorsqu'on est parvenu à une grande hauteur, l'on trouve une ouverture à gauche dans la montagne, d'où un autre petit torrent se jette dans le Guiers; cette ouverture est plus large que celle que l'on vient de passer, et il y a des pâturages dont la verdure contraste agréablement avec les sombres massifs des bois qui forment un cercle à l'entour. Après avoir remonté pendant quelque tems cette vallée étroite, l'on arrive à son extrémité où l'on est arrêté tout-à-coup par des rochers-à-pic qui s'élèvent au dessus des pins à une grande hauteur; c'est là où est situé le monastère de la *Grande Chartreuse*.—Ce monastère est composé d'une longue suite de bâtimens au milieu desquels se trouve une vaste cour de forme oblongue qui a 672 pieds français de longueur. A chaque coin, le toit du monastère s'élève très haut en pointe, comme les deux ailes des Tuilleries à Paris. Le guide nous conduit à un grand bâtiment situé en dehors des autres, où on laisse les chevaux et où l'on trouve un des frères séculiers qui vous mène au monastère, dans la salle des étrangers. L'on vous sert à dîner si vous le désirez; mais on ne permet point à la Grande Chartreuse, aux moines ni à d'autres personnes de manger de la viande. Le frère séculier revient vous prendre pour vous faire le tour du monastère. Les cellules des pères sont construites de chaque côté du grand cloître, et des petites devises ou sentences tirées des Ecritures, ou de quelque livre religieux sont écrites sur les portes. Chaque cellule est composée de deux

pièces et d'une espèce de petit cabinet pour y mettre des livres, ouvrant sur un petit jardin entouré de quatre murs ; et en jettant la vue au dessus de ces murs, ou plutôt vers le ciel, l'on aperçoit les immenses rochers qui bornent la vue, couronnés de pins, et une croix plantée sur la cime du pic le plus élevé. Près de la porte de chaque cellule, un trou a été pratiqué dans le mur, par où l'on donne les provisions au père, car ils ne dînent ensemble dans le réfectoire que les dimanches et les jours de fêtes, et encore ne peuvent-ils pas se parler, la discipline des chartreux, la plus sévère de tous les ordres monastiques, ne leur permettant point de se parler entr'eux, ni de parler aux étrangers, sans la permission de leur supérieur.—Avant la première révolution française, les moines avaient des terres considérables dans les forêts qui environnent leur monastère. Mais à la révolution ils furent privés de leur forêt et de leur monastère ; la première fut vendue à différentes personnes, mais on ne trouva point d'acheteur pour le dernier, sa situation isolée ne le rendant propre à servir qu'à sa destination primitive. A la restauration des Bourbons en 1814, les moines reprirent possession de la Grande Chartreuse et des champs qui l'avoisinaient, et eurent le droit de prendre leur bois de chauffage dans les forêts d'alentour. Il y avait en 1830, environ 150 personnes, au monastère, en comptant les pères et les frères séculiers. Ils visitent les malades et remplissent leurs devoirs spirituels dans les petites chapelles et les églises éparcées çà et là dans les montagnes du voisinage. La neige séjourne huit mois de l'année dans l'endroit où est situé leur monastère, et il n'y vient pas de bled ni de fruit ; mais en été, saison que les étrangers choisissent pour visiter la Grande Chartreuse, la verdure des pâturages, et la grandeur imposante du monastère, semblent rendre ce séjour au milieu des forêts et des rochers aussi paisible qu'agréable, et offrent un point de vue toute à la fois délicieux et sublime.— Les moines de la Grande Chartreuse vivant dans la solitude, endurant un hiver qui dure les deux tiers de l'année, ne mangeant point de viande, portant des tissus de poil de cheval, et se privant d'une des plus grandes jouissances de la vie, la communication avec leurs semblables, et étant sur toutes choses soumis aux règles les plus sévères, peuvent être regardées comme portant à son plus haut degré l'abnégation des choses humaines, et formant un extrême de la vie. L'homme qui passe ses jours dans les grandes villes, courant d'un plaisir à un autre, vivant au milieu des fêtes et des festins passant la nuit dans des salons dorés où la passion, prend les formes les plus hideuses et les plus égoïstes à une table de jeu, restant au lit jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son cours, cet homme forme l'autre extrême. Mais tant que nous saurons distinguer ce qui est grand et noble de ce qu'il ne l'est pas, tant que nous serons persuadé que l'âme s'élève par des efforts continuels, et s'avalit par l'habitude des jouissances sensuelles, nous respecterons l'abnégation extrême de soi même, et nous la regarderons toujours comme plus utile que la vie de l'homme livré à tous ses plaisirs.

—00000000—

JACQUES CARTIER.

JACQUES CARTIER à qui l'on doit d'importantes découvertes dans le Ca-

nada, était né à Saint-Malo. Le voyage des Cabots avait fait connaître en France le parti qu'on pouvait tirer de leurs découvertes, et peu de temps après, on vit paraître le code de la pêche sur les côtes de Terre-Neuve. En 1524, Jean Verazzani, Florentin au service de la France, parcourait les côtes du nouveau continent, depuis la Floride jusqu'à Terre-Neuve. On n'eut plus de nouvelles de lui depuis 1525; on croit que lui et ses gens furent taillés en pièces et dévorés par les sauvages. Son sort découragea tous ceux qui auraient pensé à tenter des découvertes dans le Nouveau Monde. Cependant François Ier. sentait l'importance d'avoir une colonie dans les pays voisins des côtes de la pêche. En 1534, ce prince accepta les offres de Cartier, qui fit voile de S.-Malo, le 20 avril avec deux vaisseaux de 60 tonneaux, et 122 hommes. Le 10 de mai il aperçut Bonavista, dans l'île de Terre-Neuve. Mais les glaces le contraignirent de retourner vers le midi, et il prit terre dans un hâvre à cinq lieues de distance, auquel il donna le nom de *Sainte-Catherine*. Mais, dès que la saison le permit, il cingla vers le nord, et passa le détroit de Belle-Isle. Dans ce voyage il visita la plus grande partie des côtes du golfe Saint-Laurent, et prit possession du pays au nom de son souverain. Il y découvrit la baie, qu'il appella des *Chaleurs*, à cause de celles qu'il y éprouva. Il poussa si loin ses recherches dans la grande rivière, appelée depuis *Saint-Laurent*, qu'il reconnut une nouvelle terre. Le 15 août il se rembarqua, et arriva à S.-Malo au bout d'un mois. Ses découvertes ne furent pas plutôt connues en France, qu'on y résolut de faire un établissement dans la partie de l'Amérique qu'il avait visitée. En conséquence, l'année suivante il repartit avec trois vaisseaux, et eut beaucoup à souffrir d'une tempête dans la traversée, mais enfin, il toucha au port, remonta le Saint-Laurent, et découvrit une île qu'il nomma *Bacchus*, mais qui a maintenant le nom de *d'Orléans*; elle est voisine de Québec. Cette île était peuplée; les habitans ne vivaient que de la pêche. Quand le navigateur aborda, ils vinrent au devant de lui, et lui offrirent des provisions et toute sorte de rafraîchissemens. Il s'empara de deux barques, et s'avança jusqu'à Hochelaga, établissement dans une île qu'il nomma *Mont-Royal*, et qui maintenant s'appelle *Mont-réal*. Cette ville indienne se composait d'environ cinquante grandes cabanes, bâties en terre, et couvertes de chaume. Le peuple ne vivait que de la pêche et du labourage. Il y avait du blé et des légumes. Après ce voyage de deux ou trois jours, Cartier revint sur ses pas, et aborda au port de Sainte-Croix, près de Québec, où il passa l'hiver. (1) Le scorbut, dont les naturels étaient atteints, se communiqua bientôt à son équipage. Huit ou dix de ses gens en moururent, les autres furent dangereusement malades. Il fit un vœu à cette occasion, qui l'obligea de revenir en France, où il arriva en 1536; mais 4 ans après, on projeta une autre expédition. François de La Roque fut nommé lieutenant-général du Canada, et Cartier eut le commandement de sa flotte. En 1540 ou 41, ils abordèrent à quelques lieues de Sainte-Croix, dans la rivière de Saint-Laurent, où ils construisirent un

(1) Il est reconnu aujourd'hui que le port de Sainte-Croix était à l'embouchure de la Rivière Saint-Charles; et que l'endroit où on a construit le Fort Charlebourg, est le Cap-Rouge.

sort, qu'ils nommèrent *Charlebourg*. Au printemps de 1742, Cartier se déterminâ à retourner en France, et dans sa route, il passa par Saint-Jean en Terre-Neuve; il y vit Roberval, qui ne l'accompagna pas dans son voyage, et qui voulant le retenir, lui donna l'ordre de retourner au Canada. Mais Cartier déterminé à poursuivre sa route en France, s'embarqua secrètement la nuit. Roberval fit quelques dispositions pour former une colonie; malheureusement il y rencontra des obstacles, et les Français furent plus d'un siècle sans pouvoir s'établir solidement dans ces contrées. Cartier après son second voyage, a publié des *Mémoires* sur le Canada; les noms qu'il donne aux îles et rivières sont maintenant totalement changés; il montre dans cet ouvrage, toute la crédulité et l'exagération des voyageurs. Il y raconte, qu'étant un jour à la chasse, il y poursuivit un animal qui n'avait que deux jambes, mais qui courait avec une étonnante rapidité. Cet étrange animal était probablement un indien couvert de quelque peau de bête féroce. Cartier parle aussi d'hommes monstrueux de différentes sortes, qui, dit-il, lui ont été donnés, dont quelques-uns vivaient sans manger.

—00000000—

ANECDOTE.

RIRE.—Le rire est un avantage que la nature a donné à l'homme seul, c'est l'enseigne de la joie, et souvent l'indice d'une âme pure. Un homme qui rit franchement inspire toujours quelque confiance; et quoiqu'on nous crie que les grands hommes ne rient pas, que les larmes d'Héraclite sont préférables au rire de Démocrite, qu'un peuple de rieurs n'est pas un peuple de gens d'esprit, etc; il n'en est pas moins constant que les Turcs, qui ne rient guère, ne sont pas des génies, tandis que les Français, qui sont des rieurs s'il en est, sont en même temps, le peuple le plus spirituel de l'Europe et le plus fécond en grands hommes.

—000000000—

Un paysan n'ayant rien à manger avec sa pâte de maïs, avait volé une botte de raves. Le jardinier, à qui on avait fait tort, assigna le voleur en justice. Le juge condamna le paysan à payer la botte de rave; et comme les frais de justice montaient à quatre pièces d'argent, qui valaient quarante fois l'objet du vol, il condamna les parties à les payer par moitié.—Nous applaudîmes à ce jugement, qui nous rappelait la loi si sage d'un petit état voisin, où l'on condamne à la cricoe publique les plaideurs sans cause.

—00000000—

* Nous avons reçu la communication signée *Zon Zon*. Nous croyons devoir la remettre à une autre occasion, la nature de notre publication ne nous permet point d'entrer en discussion avec les correspondans des feuilles politiques, qui pour faire preuve de bel esprit, les critiquent quelqu'un des articles de l'Abeille; s'il fallait leur répondre nous serions obligé de livrer une partie de notre feuille à des écrits qui ne pourraient beaucoup intéresser ceux à qui elle est destinée, en même temps qu'ils nous priveraient de mettre des morceaux qui rentrent dans le cadre de ce recueil. Ces raisons, suffiront à notre correspondant pour nous savoir gré de notre réprugnanco à entrer dans la carrière d'une polémique de cette nature.

POESIES D'ADAM MICKIEWIEZ.

Nous donnons aujourd'hui quelques morceaux traduits de poésies de Mickiewicz, le poète polonais vivant le plus célèbre et dont le nom est depuis longtemps populaire dans tout le nord de l'Europe. Il respire un charme et une tristesse, fruit de l'impression que lui ont laissée les malheurs de sa patrie qu'il aimait tant, et dont il a été obligé de s'expatrier avec tant d'autres de ses malheureux compatriotes après la prise de Varsovie.

ODE DE LA JEUNESSE.

« Sans âme et sans cœur, pareils à des squelettes, voilà les peuples ! Jeunesse ! prête-moi des ailes ! que je m'envole au-dessus de ce monde décrépit, dans la région des illusions célestes, là où l'enthousiasme enfanté des miracles, inonde la terre de fleurs nouvelles, et embellit l'espérance d'images dorées.

« Que celui que l'âge a flétri courbant vers la terre son front sillonné, que celui-là s'enferme dans le cercle que décrivent ses débiles yeux.

« Mais toi, jeunesse, vole au-dessus de l'horizon, et de ton oeil aussi porçant que le soleil pénètre d'une extrémité à l'autre tous les espaces de l'humanité.

« Regarde là-bas, où un brouillard éternel obscurcit cette masse inondée d'un torrent de buesses : c'est la terre. Vois comme sur ces eaux livides surnage un reptile dans son enveloppe hideuse, navire, pilote et gouvernail à la fois, poursuivant d'autres reptiles plus petits que lui ; tantôt il s'élance à la surface des eaux, tantôt plonge au fond : il ne s'ingère pas aux tempêtes, ni les tempêtes à lui ; mais, tout à coup, il se brise en éclats contre un rescif : nul ne savait sa vie, nul ne sait sa mort. C'est l'égoïsme.

« O jeunesse ! le nectar de la vie ne m'est doux qu'alors que je vide la coupe avec d'autres ; la joie ne saurait abreuver les cœurs, si des liens sacrés ne viennent les unir. Union ! jeunes amis, union ! Le bonheur commun, voilà là notre but. Forts de notre alliance, éclairés par l'enthousiasme, union ! jeunes amis !

« Heureux même celui-là qui, entraîné par un noble délire, succomba dans la carrière ! Son corps est un échelon de plus vers le temple de la gloire.

« Union ! jeunes amis ! quoique le chemin soit rude et glissant ; que la violence et la lâcheté nous en disputent l'entrée ; la violence, qu'elle soit repoussée par la violence ; la lâcheté, apprenons à la terrasser dès l'enfance.

« Celui qui, enfant au berceau, brise la tête de l'Hydre, jeune homme étouffera les centaures, et rachera des victimes aux enfers, et ira cueillir des lauriers au ciel.

« Pénètre où la vue ne pénètre pas ; brise ce que la raison ne brise pas ! O jeunesse ! ta vitesse est celle de l'aigle ; tes bras sont comme la foudre.

« Allons, joignons nos bras ; ceignons de cette chaîne indissoluble la sphère du monde. Concentrons nos pensées en un seul foyer, en un seul foyer nos âmes.

« Sors de tes fondements, vieil univers ! que nous te poussions, vers des routes nouvelles, et, débarassé de ton écorce pourrie, tu vas rappeler les jours fleuris du printemps.

« Comme dans l'empire du chaos et de la nuit, troublé par le chœur des éléments, un mot sortit de la bouche de Dieu, et on vit le monde rouler sur son axe, les vents souffler, les ondes couler, et le ciel se parsemer d'étoiles : ainsi dans les régions de l'humanité il régna une nuit profonde. Les passions luttent encore ; mais la jeunesse brûle d'un feu créateur, d'où sortira le monde tout animé : l'amour lui soufflera la vie, et l'amitié, l'affermira sur une base éternelle.

« Soudain vont disparaître et la couche de glace qui resserre les cœurs, et les préjugés qui obscurcissent la lumière. Salut, ancre de la liberté ! présage d'un soleil libérateur !

SONNET.

Ruines du château de Balaklava, (1).

« Ces châteaux, réduits en d'innombrables décombres, s'embellissent et te gardaient, ô ingrate Crimée ! Aujourd'hui ils hérissent les rochers comme des crânes de géans : les reptiles les habitent, ou des hommes pires que les reptiles.

« Escaladons la tourelle je cherche les traces des armoiries : voilà une inscription, peut-être le nom d'un héros, terreur des armées, qui dort dans l'oubli, enveloppé comme un ver des feuilles de la vigne sauvage.

« Ici le Grec cisalait dans les murs les ornemens attiques : ici l'Italien imposait des fers aux Mongols : là le pèlerin de la Mecque murmurait un pieux *namaz*.

« A présent, les vautours planent autour des tombeaux avec leurs ailes noires, semblables à ces drapaux de deuil qui, dans une ville dépeuplée par la peste, flottent éternellement au haut des bastions. »

LE NIÈMEN.

« O Nièmen ! fleuve qui m'as vu naître ! où sont tes eaux que je puisai jadis dans mes débiles mains, et qui, plus tard, me portèrent vers quelque asile sauvage, cherchant du repos pour mon cœur agité ?

« C'est là que Laure, contemplant avec orgueil l'ombre de ses chûmes, se plaisait à tresser ses cheveux, et à parer sa tête de fleurs : c'est là que, jeune enthousiaste, je troublais du torrent de mes larmes, son image qui se dessinait sur le scap de l'onde argentée.

« O Nièmen ! ô fleuve qui m'as vu naître ! où sont tes eaux d'autrefois, et avec elles tant de bonheur, tant d'espérances ? où est-elle cette aimable galité de mes jours d'enfance ?

« Et cette inquiétude plus aimable encore de la jeunesse orageuse ? Où est ma Laure, où sont mes amis ? Tout est passé ; pourquoi mes larmes ne passent-elles jamais ? »

(1) Sur le golfe de ce nom s'élevait les ruines d'un château bâti par des Grecs de Millet, et dont les Génois firent plus tard une forteresse sous le nom de *Cembalo*.

ON DOIT TOUJOURS RÉPLIR SES DEVOIRS.

IL n'y a pas d'erreur plus généralement répandue que celle de croire notre état dans le monde si peu propre à notre génie que nous le trouvons indigne d'y employer toutes nos forces et tous nos talents.—Telle que la société est constituée, il ne peut pas y avoir *beaucoup* d'emplois qui exigent des talents très brillants, ou un goût bien délicat. La masse de la société est composée d'hommes simples et qui ne pensent qu'à aller où le devoir les appelle. En même temps le bien général demande que ceux que la nature a doués plus que les autres de talents, soient tirés de la route ordinaire pour remplir des devoirs plus nobles et plus grands. L'Angleterre, heureusement pour elle, en fournit beaucoup d'exemples : combien de ses plus grands hommes sont sortis de l'état le plus obscur ; et l'éducation qu'elle commence à répandre parmi ses enfans les multipliera encore d'avantage. Mais une diffusion partielle et incomplète des connaissances multipliera aussi les victimes de ce principe dangereux qui nous porte à remettre l'exécution des devoirs présents et immédiats, à un autre tems, dans l'espoir que le sort nous placera au dessus d'un travail manuel ou des calculs d'un boutiquier. L'âge et l'expérience qui nous fournissent l'occasion de comparer notre capacité à celle des autres, nous guériront, il est vrai, de ce fol espoir qui provient de notre incapacité de juger de nous mêmes. Mais la sagesse qu'on acquiert ainsi, peut venir trop tard. L'on trouve alors que le sujet de nos désirs est au-dessus de notre portée et que l'on a perdu tout pour avoir méprisé les devoirs qu'on était appelé à remplir ; le moral est affecté ; l'humeur est chagrine ; la misanthropie, et la négligence de notre propre personne nous atteignent, et la vie devient insensiblement un pèlerinage fatigant et misérable, rempli de désirs qui ne sont jamais satisfaits. La jeunesse, cependant, n'est pas, heureusement, sans guide, si elle veut se gouverner, d'après les exemples. De tous les hommes doués de génie dont l'abandon de leur premier état paraît avoir été le commencement d'une carrière glorieuse, nous ne nous rappelons pas qu'un seul ait manqué de remplir leur humble vocation avec honneur et succès jusqu'à ce que l'occasion se soit présentée de montrer les talents supérieurs dont la nature les avait doués. Benjamin Franklin, comme apprenti-imprimeur rendait d'aussi grands services à son maître, qu'il en a rendus à son pays, comme homme d'état et négociateur, ou au monde comme philosophe. S'il n'avait pas fait ainsi, il serait à douter s'il aurait jamais été placé parmi les premiers hommes d'état et les premiers philosophes de son tems. L'un des plus grands secrets d'avancer dans le monde, est de se tenir prêt à saisir les occasions qui, si un homme possède réellement des talents supérieurs, ne manqueront jamais de se présenter à lui tôt ou tard.—Mais l'on doit se rappeler, que si l'on n'est pas prêt à profiter de cette occasion, elle peut jamais ne revenir ; et rien n'offrira probablement, dans ce moment, un plus grand obstacle que le mauvais état dans lequel la négligence aura laissé tomber nos affaires.